

Un "coup d'Etat"

Autor(en): **Beauverd, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **76 (1949)**

Heft 7

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226921>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un « Coup d'État »

par Pierre Beauverd

Pour sûr, il était grand temps que les choses changent : bientôt vingt ans que Bonzet et sa bande régnaient sur la commune en maîtres quasi absolus, lui en qualité de syndic, ses comparses comme conseillers municipaux. A se croire revenus en pleine oligarchie moyenâgeuse où les mêmes familles détenaient indéfiniment le pouvoir ! Et l'opinion publique de se dresser soudain contre ses édiles sans se souvenir que, législation après législation, c'était elle-même, la fameuse *vox populi*, qui élisait inlassablement la même équipe ! Jamais encore l'opposition qui s'était confinée dans un silencieux mépris, n'avait songé à renverser la situation. Mais, cette fois-ci, on allait voir ce qu'on allait voir ! Des jeunes gens, fiers de leurs droits civiques et de leurs séjours sous les drapeaux, commencèrent à trouver vieux jeu l'administration de la commune.

— A temps nouveaux, hommes nouveaux ! répétait-on dans la cave à Trachuz où se tenaient d'interminables palabres après le travail et où se centralisait l'opposition. Et, dans ces séances révolutionnaires, chacun vidait son sac, tous s'accordant pour casser du sucre sur le dos des responsables du bien public. Tout était bon : on leur reprocha, qui l'antique pompe à incendie datant du Centenaire, qui la pénurie d'eau en été, qui le pasteur abstinent, qui encore les restrictions d'électricité et la carence de personnel agricole !

— Gouverner, c'est prévoir ! affirmait-on entre autres géniales généralités.

Le soir, les hommes disparaissaient de leurs demeures, comme par enchantement : le père rejoignait, en règle générale, les amis conservateurs, tandis que les fils, plus volontiers, ralliaient les mécontents. Si les premiers, conscients et depuis longtemps

organisés, se contentaient, entre deux yass, d'effectuer un pointage des voix pour les prochaines élections, les seconds, au contraire, se livraient à une propagande active : ils payaient à boire aux domestiques de campagne, procédé du reste imité des anciens, en sorte que les sans-le-sou connurent une ère d'abondance et de félicité bachiques jamais vue.

A la Chorale, les ténors groupant surtout des jeunes, se dressèrent contre les basses où régnaient les vieux et les gros bonnets. Le malheureux directeur vécut d'épouvantables temps où toute harmonie fut impossible, les regards, chargés de fièvre et de haine démentant par trop ce que chantaient les voix et qui exaltaient l'union et la concorde !

A l'heure où l'on porte le lait à la fruitière, des groupes se formaient de deux ou trois gaillards qui prenaient des mines de conspirateurs et coulaient des regards bas vers tel ou tel de l'autre bord ou simplement neutre. Car si chacun traitait ses adversaires plus bas que terre, l'on entendait pourtant que tout le monde prît parti et l'on n'admettait point, par exemple, que le boulanger, par souci de son commerce, s'abstînt de se déterminer.

— Tous des jeanfoutres, ces tièdes ! disaient les uns comme les autres, et c'était même le seul point sur lequel se faisait l'unanimité.

Le pasteur, qui avait eu écho du vent de discorde qui s'abattait sur ses fidèles, tenta chrétiennement une conciliation en prêchant un dimanche sur la tolérance et le respect du prochain. Mal lui en prit : les hommes désertèrent le sermon, conservateurs autant que révolutionnaires.

— Ni chair, ni poisson ! disaient les uns.

— Il aurait mieux fait de savonner les

oreilles de quelques gosses mal élevés et de leur rappeler le respect dû aux anciens ! disaient les autres, faisant allusion aux jeunes gens de l'opposition.

Mais tous tombaient d'accord :

— Encore un qui votera « en blanc » !

La quinzaine qui précéda les élections, des affiches, sorties comme par enchantement, couvrirent les murs du village. Les anciens ouvrirent les joutes avec une dignité d'ailleurs toute patricienne, en résumant leurs réalisations sur un modeste placard.

Les jeunes ripostèrent par une affiche de deux mètres sur un et demi où ils éta-laient les griefs de leur génération envers l'ancienne et où ils proposaient un ordre nouveau basé sur la vraie démocratie, la collaboration, le progrès et l'entente. Ce qui ne les empêchait pas de dire pis que pendre de leurs adversaires.

Puis des listes furent distribuées dans les boîtes aux lettres. Les anciens faisaient bloc, non, affirmaient-ils, pour briguer des honneurs dont ils n'avaient cure, mais pour donner à l'électeur intelligent l'occasion de se manifester. Les jeunes proposaient des hommes nouveaux : il y avait Raoul Bonzet, propre fils du syndic actuel, et les deux hommes ne s'adressèrent plus dès lors la parole. Cela permit à un conseiller de paroisse conservateur et qui connaissait les Ecritures, de comparer le gâchis qui régnait dans le village à celui que connut Israël au temps où Absalon se révolta contre son royal père ; son discours, fort applaudi des anciens, fut copieusement sifflé par les jeunes.

Les femmes, à leur tour, s'en mêlèrent. Subitement, voisines, épouses, mères, belles-filles, se trouvèrent brouillées, se jetèrent des vérités à la face, et l'on en apprit de raides ! On sut que la fille à Guste courait les buissons avec le domestique à Carle, et que si le syndic le voulait, il pourrait faire rendre gorge à plus d'un de ces éne-gumènes plus prompt à trouver le coffre du magistrat pour y emprunter que pour

y apporter ses intérêts... La mère d'un des révolutionnaires, en même temps épouse d'un conservateur, se trouvait déchirée, écartelée en ses sentiments, et n'osait plus adresser la parole à l'un de ses héros qu'en dehors des oreilles de l'autre. C'était cornélien ; le village, tourmenté, vivait sa grande passion...

La veille des élections, les jeunes organisèrent un cortège : ils promenèrent de symboliques balais et firent, en passant devant la demeure des édiles, de grands signes de coups de pieds au derrière...

— C'est jeune et ça ne sait pas ! disaient les vieux, et ils crachaient de mépris.

— Les chiens aboient, la caravane passe ! répondit un des enragés balayeurs.

Enfin, le scrutin fut ouvert. Les jeunes gens s'y rendirent en bloc, encadrant presque de force ceux qu'ils avaient embrigadés et largement arrosés. Malheur, alors, à celui qui, pour n'avoir pas d'histoires, avait donné sa parole aux deux partis ! Pour le reste de ses jours, il avait perdu la face ! A la porte, des comparses comp-taient ceux qui entraient, tenaient à jour des listes, et supputaient les résultats. Les deux clans se tenaient de très près, et chaque voix avait son importance ! L'ins-tituteur vint aux urnes et, les premiers, les jeunes s'empressèrent, offrant leur liste avec déférence ; tout aussitôt, un conser-vateur tendit la sienne...

— Merci ! dit finement aux uns et aux autres l'homme avisé : j'ai ce qu'il me faut !

Et il montra un bout de crayon. Per-plexes, les scribes demeuraient leur liste de pointage en l'air :

— T'en fais pas ! il est pour les vieux ! fit un jeune : nous, on a été ses élèves !

— Et encore qu'on n'était pas des bons ! surenchérit un autre.

— Ça dépend ! Il n'est pas fou ! dit hai-neusement un troisième en regardant de travers du côté adverse.

Et l'on mit, des deux côtés, un grand point d'interrogation en face du nom du

pédagogue. On avait été extraire de leurs fauteuils des vieillards presque centenaires et à qui le mot d'« élections » ne rappelait plus que de très vagues souvenirs. Piclette, malade à mourir, trouva juste ce qu'il fallait de force pour signer une demande de vote à domicile et glisser dans l'urne une enveloppe dont le contenu lui importait peu à cette heure ! Tous les parias, les humbles, les assistés de la commune connaissaient des coups de chapeaux inusités et des invitations à boire qui leur faisaient réellement croire à l'avènement de temps meilleurs...

Sévère et froid, le Président du Conseil surveillait les opérations et rappelait opportunément le secret du scrutin à quelque zélé partisan qui serrait de trop près un allié dont on suspectait les intentions...

Enfin, l'heure de la clôture sonna. Les esprits étaient échauffés, les cerveaux excités ; il y avait de l'électricité dans l'air, du vent dans les voiles, aussi...

— Ils ont leur compte ! affirmaient les uns et les autres.

Et, tout de suite, le Bureau procéda au dépouillement. C'est une opération rituelle et publique. Les électeurs, en deux groupes distincts, hostiles, envahirent la salle et chacun, en même temps que les scrutateurs, enregistrèrent le nombre des suffrages. On aurait juré le tirage de quelque loterie fabuleuse où l'on gagnait des mille et des cents !

— L'ennemi du vote c'est le panachage ! proclamait de temps en temps une voix à l'énoncé d'une liste où se trouvaient mêlés des noms appartenant aux deux partis. Finalement, les résultats officiels furent proclamés. Coup d'épée dans l'eau. Accouchement d'une souris par la montagne ! Match nul, quoi ! Aucun candidat n'avait obtenu la majorité absolue requise par la loi au premier tour de scrutin...

— On pouvait s'y attendre ! déclaraient ceux qui voulaient jouer les augures à retardement.

Tout serait donc à recommencer une se-

maine plus tard. Huit jours pour une nouvelle campagne électorale, pour de nouvelles tenues secrètes dans les caves, pour échafauder de nouvelles combinaisons.

— L'honneur est sauf ! disaient les vieux, la tête haute.

— Ils ont compris ! prophétisaient les jeunes !

Alors, une exaltation, en politique comme en d'autres domaines, pour nous autres, Vaudois, c'est assez ! Vouloir tout mettre sens dessus dessous, ça va bien ; pas trop n'en faut, cependant. On réfléchit donc, on calcule. On constate tout à coup, côté « anciens », que, sans qu'on y puisse quelque chose, l'âge est venu ; on n'est pas encore tout à fait une ruine, c'est entendu, mais c'est long, une législature ! Au cours d'une assemblée, le verre en main, la larme à l'œil, on se désiste ; on admet que des forces plus jeunes sont mieux armées et que le moment est venu par l'opposition de voir ce que c'est : à l'œuvre, on connaît l'ouvrier ! Côté « jeunes », on convient que la chose publique n'était au fond pas si mal gérée qu'on avait pu le dire, qu'ils avaient eu leur bon, ces vieux, et qu'on pourrait peut-être voir à s'arranger avec eux...

Et, au second tour, c'est à peine si l'électeur a besoin de se déranger pour aller aux urnes. Les jeux sont faits d'avance, la poire est coupée en deux : deux vieux, trois jeunes ; mais les vieux ont gardé le syndic. À l'usage, cet attelage, dont personne n'aurait voulu dix jours avant parce qu'il aurait semblé monstrueux, contre nature, se révélera excellent : point meilleur, du reste, ni pire que n'importe quel autre...

Voilà ! Le coup d'Etat a réussi. On chante : « Que dans ces lieux, règnent à jamais l'amour des lois, la liberté, la paix ! » On boit le verre de l'amitié. Le pays, sur sa route claire, poursuit son bonhomme de chemin...

P.-S. — Non, le village auquel vous pensez n'est pas celui dont il a été question !...